

20ms 1876r 1465
1043



Mon bien chère amie,

J'ai trouvé vos lettres au retour
d'un voyage dans mon pays na-
tal, dont je curais le projet
depuis deux ans. La guerre seule
m'a empêché de le faire plus
tôt, de même qu'elle m'a empê-
ché d'y prolonger mon séjour
par suite du désordre et du
manque de bras qu'on consta-
te dans les hôpitaux.

Rien que très-fortuitement
égarée par la guerre, ma
petite ville de Roquecourbe,
où malheureusement les par-
tiens religieux avaient pu
qu'i en partement d'êtres les ha-
bitants, se maintient et conti-
nuera certainement de se man-
tenir à la hauteur des devoirs
patriotiques qui s'imposent
à tous les Français. C'est par
le sentiment personnel et

de ces devoirs que nous pour-
rions la victoire. Malheureuse-
ment je crains, comme vous,
qu'il n'y eût encore un long
espace de temps, avant que l'Alle-
magne soit assez éprouvée pour
être forcée de subir la paix sans
des conditions pleinement satisfi-
santes pour nous et nos alliés.

Reste, il est vrai, la perspec-
tive d'une offensive victorieuse
sur notre front. Si je vous en
rapporte à une lettre de Paris
que j'ai reçue ce matin, cette of-
fensive se prépare par la cam-
pagnade ininterrompue de nos
pistons et le déblanchement
aurant lieu sans deux jours,
le 20 septembre. Mais ce tout
là sans doute de simples en-
treprises. Un généralissime n'au-
rait pas ses intentions si l'on
s'en va. La tactique de Goye
semble avoir été de tenir.

Il m'est venu en l'esprit, s'il faut et si
n'ai pas besoin d'ajouter qu'il
me remplit de joie, **104**
soit est victorieuse.

Le chantage des Balkans con-
tinue et s'élève sur un ton de
plus en plus réfrugnant. Le tyran
de Bulgarie, en signe de sou-
dant de cette famille d'élites
qui réalise le type de l'égoïs-
me, nous livrerait sans hésiter
à nos empires du centre, le
jour où il s'y trouverait son en-
tôt. Nous aurions besoin d'un
diplomate de génie pour nous
sauver les états balkaniques,
de même que nous aurions be-
soin d'un général de génie
pour rompre les mailles qui
nous enserrent. Mais le génie
se fait rare à notre époque,
où il suffit de poursuivre des
généralités et d'attendre que
soulève l'enthousiasme des
plaudissements.

Je n'ai pu voir Godeart
pour votre amitié de Regencour,
attendu que je n'en ai pas le
temps à Paris & qu'il m'en va
mais je ne perdrai pas votre
devoir de vous et je ferai le plus
si possible pour vous secourir dans
votre amour de reconnaissance.
Votre santé m'inquiète et par
ce motif et les bas qui la souti-
ennent à l'épreuve. Je suis
heureux de penser qu'elle est
rétablie et que vous êtes re-
venue à votre état ordinaire.
Ma femme et ma fille se réjouis-
sent avec moi de cette nouvelle.
Nous n'avons qu'à en louer
le bon marié.

Adieu, ma bien chère amie.
Je vous embrasse de tout
mon cœur et suis toujours
tout à vous
Emile Cambes